

tañces de son père et de sa belle-mère pour le faire revenir sur cette décision. Il avait fini cependant par céder devant les sollicitations pressantes de Madame Duperray.

Mariée à dix-sept ans, Luce Valdas avait été pendant près de vingt ans la plus heureuse des épouses et la plus enviée des mères. Henri Valdas l'adorait et ne vivait que pour elle. Il ne fallait pas, d'ailleurs, approcher longtemps la jeune femme pour comprendre le charme qu'elle exerçait sur tous ceux qui l'entouraient. Son âme affectueuse et tendre rayonnait dans ses grands yeux bleus, dont le regard semblait une caresse ; la bouche, d'un dessin parfait, avait une expression d'étrange douceur, tandis que le sourire qui se jouait habituellement sur les lèvres fraîches et un peu épaisses ajoutait encore à l'attrait de ce visage séduisant.

— «Luce est la tendresse faite femme», disait souvent son mari, lorsqu'il la voyait avec ses enfants, l'un suspendu à son cou, l'autre blottie contre sa poitrine, tous deux la couvrant de caresses et de baisers fous, qu'elle leur rendait avec usure.

Oui, Mme Valdas était vraiment une de ces créatures privilégiées, qui semblent créées pour aimer et être aimées! Jamais on ne vit couple plus uni que le banquier et son épouse, et lorsque la mort vint brutalement briser le bonheur de Luce, elle eut un mot qui disait tout :

— Mon pauvre Henri! c'est le premier chagrin qu'il me cause.

Tout le monde plaignit sincèrement la jeune veuve dont le désespoir fut terrible. Pendant un an, elle resta dans un tel affaissement qu'on eut peur pour sa vie, dont les ressorts semblaient brisés.

Rien ne pouvait la faire sortir de la torpeur douloureuse où elle était plongée; ses enfants mêmes, la fatiguaient, et leur vue redoublait sa souffrance. Sa fille avait alors dix-huit ans et son fils seize ans. Ils étaient tous deux grands et forts comme leur père, et Luce, si frêle dans ses voiles de deuils, paraissait leur sœur aînée. Jamais on n'aurait pu rêver pareil contraste entre mère et fille.

Madeleine Valdas avait hérité de la taille élevée du banquier, de ses traits réguliers et énergiques, de ses grands yeux bruns pleins de feu. Si la différence physique était si grande entre les deux femmes, c'était encore bien autre chose au point de vue moral! Luce Valdas était ce qu'on peut appeler une «faible» dans toute l'acception du terme; nature tendre, presque craintive, elle avait besoin d'être protégée, d'être gardée, en quelque sorte. Incapable d'initiative par elle-même, il lui fallait un guide, un appui ferme et doux à la fois: son mari avait été cela pour elle.

Et le jour où il vint à lui manquer, il lui sembla que le monde s'écroulait! tel un naufragé qui cherche en vain une planche de salut, une épave où s'accrocher.

Madeleine était au contraire tout énergie et toute volonté: elle eut pu en réalité servir de protection, de soutien à sa mère. Mais elle, la forte, la femme d'action innée chez la jeune veuve; sa faiblesse, sa prostration lui faisaient presque pitié. Trop jeune pour être indulgente, elle

s'impatientsait de ces accès de désespoir qui lui semblaient puérils dans leur expansion bruyante.

— Pourquoi étaler ainsi son chagrin? disait-elle à son frère Frédéric. Nous ne poussons pas ces cris déchirants, et pourtant, certes, nous aimions bien notre père, nous aussi!

— Pauvre maman! murmurait le jeune homme, qui ressemblait à sa mère, par bien des points, je la comprends, moi, et je l'excuse: elle est si faible, si tendre!... et notre père la chérissait tant!... elle ne s'en consolera jamais!

C'était encore auprès de ce grand garçon, aux traits doux comme ceux d'une fille, aux yeux bleus pleins de rêve—ses yeux à elle—que Luce Valdas trouvait quelque adoucissement à son désespoir.

Que de fois, ils étaient restés des heures entières, enlacés tous deux, la mère et le fils, mêlant leurs larmes et leurs regrets, loin de tous les regards, fuyant surtout la présence de Madeleine... Ils ne se doutaient guère que pendant ce temps, l'étrange créature était souvent elle-même enfermée dans sa chambre, étouffant ses sanglots dans son oreiller, honteuse de ses pleurs qui lui semblaient une faiblesse!...

Un mois après la mort de M. Valdas, la jeune fille qui avait déjà passé quelques années comme pensionnaire au couvent des Ursulines d'Amiens, sollicita sa mère la permission d'y retourner.

— Je te suis inutile, maman, dit-elle avec une certaine amertume. Nous nous voyons à peine aux heures des repas... Ne pourrais-je pas reprendre mes études? Fred te suffira. Si ma présence était pour toi une consolation, je resterais sans hésiter... mais tu sembles me fuir au contraire.

— Ne m'en veux pas, chérie, avait répondu Madame Valdas, dans un sanglot, je souffre tant que je ne me retrouve plus! je ne suis plus moi!... Je sais bien que je te fais du chagrin... Il faut me pardonner, mon enfant, et avoir un peu d'indulgence... Oui, retourne à tes études... Dans quelques mois, quand tu reviendras aux vacances, je serai peut-être plus raisonnable...

Et la jeune fille, les yeux secs, mais le cœur brisé, était repartie, bouleversée à la pensée de l'abîme qu'elle sentait se creuser de plus en plus entre elle et sa mère... Pourtant elle l'adorait cette mère pour qui elle eut donné sa vie sans hésiter!... Elle souffrait atrocement de ce supplice inexprimable: s'aimer sans se comprendre!

Une sorte de rancune jalouse se mêlait aussi à son chagrin, il faut bien l'avouer.

Dans le paroxysme de sa douleur, Mme Valdas avait souvent laissé échapper des plaintes qui avaient paru injustes et cruelles à l'âme susceptible de la jeune fille.

— Je n'ai plus rien à aimer! j'ai tout perdu! répétait obstinément la veuve.

— Eh bien! et nous? que sommes-nous donc? murmurait Madeleine, dans un ressentiment farouche.

Fred avait beau lui objecter que Mme Valdas parlait ainsi sous l'empire de la fièvre il avait beau la raisonner elle ne voulait rien entendre.

— Nous ne comptons pas aux yeux de maman! elle ne nous aime pas! quand elle devrait au contraire reporter sur nous toute son affection, puis-